

## PREAMBULE

L'action se situe pendant la guerre de 1914-1918, pendant cette période qui amena les profonds bouleversements que nous connaissons. Elle pourrait tout aussi bien se situer en d'autres temps, l'important étant le mouvement perceptible autour d'un couple de vieux seigneurs. L'auteur a choisi cette guerre simplement parce qu'elle est de notre siècle, que dans toute famille trône encore la photo du grand-père en route pour le front, que dans chaque village s'élève encore le monument à la gloire des Martin, Dupont ou autres morts en famille et qu'enfin, tel Brassens, c'est celle qu'il préfère.

Subjectivement donc.

L'auteur ouvre l'album de photos et derrière ces regards figés, comme les yeux peints de François-Joseph, il tente de faire revivre une fiction : au temps de leur puissance Monsieur et Madame eurent un fils qu'ils fiancèrent tout jeune à une cousine. Ce fils était étrange, de sombres pulsions le poussaient et dans une crise il tua sa fiancée. Alors il se mit en route, accompagné du fils de Roger, un domestique. A présent le vieux couple, comme un rituel, rejoue l'instant du crime, sans doute pour l'exorciser, peut-être aussi parce qu'ils sont arrivés au moment où seul le passé vaut la peine d'être vécu. Et puis les lettres écrites par le fils de Roger laissent au vieux couple et aux valets autant de traces sanglantes de l'enfant criminel. Ainsi calfeutrés dans le passé, ils vivent au gré des souvenirs réels, imaginaires aussi. Ils refusent de voir le monde changer autour d'eux et préfèrent en finir, éteignant à jamais leur lignée féodale. Mais pour Roger, quelle difficulté de se changer de meuble en homme qui va !

L'auteur ne cherche pas à peindre un tableau historique de cette époque, pas plus qu'il ne tente d'en tirer une quelconque leçon, il présente seulement sur scène des individus avec qui il a suivi un moment le chemin fantasmagorique, essayant de donner à ces photos jaunies, vie, émotion, humour ; espérant tirer des mots les images simples et théâtrales du temps qui passe, à côté, tout à côté de nous.

En guise de conclusion et dans une tentative d'explication du titre : c'est un couple qui regarde des vaches, qui regardent un monde bouger aussi vite qu'un train ; c'est un homme dans le train qui regarde les vaches, le couple, la nature et qui s'en va plus loin...

# EN REGARDANT VIEILLIR LES VACHES

d'Olivier Proust

## Personnages :

MADAME  
MONSIEUR  
ROGER - domestique  
MARIE - domestique  
BONNOT - braconnier

## PREMIER ACTE

*Novembre 1916. Dans un imaginaire Grand Duché d'Europe centrale. L'orée d'un bois ou d'un parc. Au loin la campagne. Sur le côté au bout d'un chemin, l'arrière d'une automobile. Trois personnages sont là : Madame La Grande Duchesse dite Madame, 65 ans, Monsieur Le Grand Duc dit Monsieur, même âge et Roger le valet dit Roger, 55 ans.*

**ROGER** : Madame veut-elle que je lui apporte son pliant ?

**MADAME** : Vous plaisantez Roger ! Nous pique-niquerons à même le sol. Nous ne sommes pas si vieux ! A même le sol, ce sera beaucoup plus rustique. Qu'en pensez-vous Albert ?

**MONSIEUR** : Plus rustique en effet.

**MADAME** : Il y a un petit air coquin qui vous souffle dans les cheveux. D'où vient le vent Roger ?

**ROGER** : Du sud, Madame...

**MADAME** : Albert, quel bien-être... Le fond de l'air est doux...

**MONSIEUR** : Du sud ?

**MADAME** : Il manquerait peut-être un petit rien, une brise marine peut-être, chargée d'iode et d'odeur de coquillages.

**MONSIEUR** : Au moins ici nous ne sommes incommodés ni par les méduses ni par le sable qui vous rentre par les oreilles ! A chaque malheur suffit sa peine !

**MADAME** : Ne parlez pas de malheur Albert !

**MONSIEUR** : Excusez-moi, celà m'a échappé. J'en suis vraiment désolé. Comment faire pour réparer cette fâcheuse bourde ? Je m'en veux horriblement... Que Dieu me foudroie si celà devait encore m'arriver et qu'ainsi finisse en cendre cet homme qui n'a pas su retenir ce mot au fond de sa pensée !

**MADAME** : Ainsi soit-il...

**MONSIEUR** : Bien... Qu'y a-t-il au dîner ?

**MADAME** : Quel impatient vous faites ! Vous verrez bien... Roger, le sol est humide !

**ROGER** (*vérifiant*) : En effet Madame. Puis-je rappeler à Madame qu'il a plu pendant huit jours et qu'il pleuvait encore, certes légèrement, disons qu'il crachinait encore il y a une heure.

**MADAME** : Bon... Eh bien... Sortez les pliants... et la table... et la desserte... et le buffet...

**MONSIEUR** (*regardant au loin*) : Il y a des vaches qui nous regardent.

**MADAME** : Etes-vous sûr qu'elle nous regardent nous ?

**MONSIEUR** : Nous ne serions pas seuls ! Voulez-vous dire que nous sommes environnés d'ennemis, d'espions, d'Indiens perchés à la crête des arbres, tels des Mohicans ou des singes ou des perroquets ou le dernier des moineaux ? Ce monde est sans pitié. Ne nous laissera-t-on jamais, à la plénitude de notre bonheur, goûter les joies simples d'un repas champêtre et solitaire.

**MADAME** : Calmez-vous Albert, je plaisantais. Elles nous regardent vraiment nous et seulement nous. D'ailleurs ce sont nos vaches, elles nous appartiennent... Tout au moins, elles appartiennent à nos fermiers qui nous appartiennent eux-mêmes. Tout nous appartient Albert, jusqu'après l'horizon. Les champs, les bois, les murs, les barbelés. Tout. Et c'est pour cela que nous sommes heureux et que nous pourrons, en toute félicité, goûter à ce repas champêtre.

**ROGER** : Madame est servie.

*Tout est installé : table pliante, deux pliants, desserte pliante, buffet pliant et sur deux chevalets pliants : deux portraits d'ancêtres. Madame et Monsieur s'assoient.*

**ROGER** : L'oeuf dur de Madame. L'oeuf mollet de Monsieur.

**MADAME** : Les oeufs sont à point.

**MONSIEUR** : Le jaune est jaune.

**MADAME** : Des oeufs de nos poules.

**MONSIEUR** (*écrasant la coquille et la jetant derrière son épaule*) : La coquille est un excellent engrais ! Demain, il poussera là un poulailler.

**MADAME** : Un poulailler à nous.

**ROGER** : Le pâté de tête de Madame. Le pâté de foie de Monsieur.

**MADAME** : Les pâtés de notre charcutier.

**MONSIEUR** : Quel bonheur de pouvoir se satisfaire de nos produits.

**MADAME** : Notre pain...

**MONSIEUR** : De notre boulanger... Notre vin...

**MADAME** : De notre vigne...

**MONSIEUR** : Quel bonheur de posséder...

**ROGER** : Le jambon à l'os de Madame. Le jambon cru de Monsieur.

**MADAME** : Notre campagne est belle quand nous lui imposons notre silence.

**MONSIEUR** : Notre silence est à nul autre comparable. C'est le nôtre dans sa simple élégance, troué seulement de nos mots à nous, de nos bruits...

**MADAME** : De notre vent dans nos branches, des tip-tap des gouttes de nos pluies...

**MONSIEUR** : Notre pluie nous mouille, seulement nous et notre terre, seulement notre terre...

**MADAME** : Notre pluie vient et s'en va comme un chien fidèle devant les souhaits de son maître.

**MONSIEUR** : Notre pluie nous apporte nos pantoufles et notre journal...

**MADAME** : Elle nous apporte nos nouvelles, les nouvelles de nous et les nouvelles de notre monde ...

**MONSIEUR** : De notre monde...

**ROGER** : Le fromage des chèvres de Madame. Le fromage fort de Monsieur.

**MADAME** (*tout à coup pensive en grignotant son fromage*) : Notre monde grandit, comme notre enfant ne grandit pas...

**MONSIEUR** : Un mètre quarante huit, c'est petit. Tellement petit qu'il ne pourra jamais se cogner aux quatre coins de notre monde immense.

**MADAME** : Il pourra courir notre fils ! Courir à en perdre le souffle, aucun bout de notre monde ne l'arrêtera.

**MONSIEUR** : Il pourra hurler notre fils ! Hurler à en perdre la voix, il restera toujours un morceaux de notre silence à déchirer.

**MADAME** : Il pourra tuer notre fils ! Tuer à s'en rougir les bras, il naîtra toujours un petit de nos sujets à massacrer...

**MONSIEUR** : Je fumerai bien une pipe avant le dessert.

**MADAME** : Oui et je vous lirai les dernières lettres. Roger, mes lorgnons !

**ROGER** : Si Madame ne les a pas sur elle, c'est que Madame les a oubliés.

**MADAME** : C'est juste, je les ai oubliés. Tant pis... Roger, vous qui avez de bons yeux et qui savez lire... Tiens, vous savez lire ?

**ROGER** : Oui, Madame.

**MADAME** : Et écrire aussi ?

**ROGER** : Ecrire aussi Madame.

**MADAME** : C'est bien curieux... Compter également ?

**ROGER** : Oui Madame. Lire, écrire et compter.

**MADAME** : Etrange... Les temps changent Albert.

**MONSIEUR** : Il va pleuvoir ?

**MADAME** : Eh bien, lisez Roger.

**MONSIEUR** : Passez la date.

**MADAME** : Ca n'a aucune importance. Les formules de politesse aussi.

**MONSIEUR** : Toujours les mêmes... Votre petit Robert n'a jamais eu la moindre imagination, mon vieux Roger.

**MADAME** : Commencez à la septième ligne.

**MONSIEUR** : Très bien, tout ce qui précède est fastidieux.

*Roger sort la lettre d'une enveloppe et s'applique à ne commencer qu'à la septième ligne.*

**MADAME et MONSIEUR** : Lisez !

**ROGER** : ... Où nous arrivâmes au soir.

Nous étions fourbus, à peine conscients, tant la fatigue nous avait rudoyés, comme autant de coups de knout, comme au temps de ma jeunesse.

Alors nous primes pension au sixième étage d'un immeuble moderne, mais déjà atteint de toutes les honteuses maladies urbaines : lèpre, vérole, syphilis et misère. Misère et eau croupie de la ville à tous les étages.

Votre fils se lia d'amitié avec une jeune aveugle qui jouait du piano au cinquième étage. Et tandis que je me morfondais à déchiffrer, à la lueur d'une bougie, les journaux en provenance d'Asie du sud-est, ou à noircir quantité de pages qui demeuraient désespérément blanches de sens, il décida d'apprendre la musique.

Du matin jusqu'à l'heure du couvre-feu, avec l'aide obscure de cette péronnelle, votre fils s'acharna sur le piano qui refusa tout accord avec lui.

Les mois passèrent et je découvris dans des journaux en provenance d'Amérique du sud, qu'une vague de terreur s'était abattue sur notre ville : les cadavres ne se comptaient plus, d'enfants éventrés jusque dans la chambre de leurs parents, écrivaient-ils.

J'en fis part à votre fils qui éclata du rire que nous connaissons bien.

Il m'ordonna de faire nos valises, descendit à l'étage en dessous et remonta les bras couverts de sang.

Alors nous partimes.

**MONSIEUR** : Halte Roger ! Profitez de l'intensité de ce moment pour nous servir le dessert et les liqueurs.

*Roger pose la lettre sur la table et sert. Madame sans toucher à la lettre, en poursuit la lecture comme de mémoire.*

**MADAME** : Nous primes le train. Il nous conduisit à travers les Carpates jusqu'à la Mer Noire, de la Mer Noire à la Mer d'Azov, de la Mer d'Azov jusqu'à la Mer Caspienne.

Makatchkala, où nous restâmes deux semaines, le temps de nous débarrasser de la vermine.

Nous traversâmes la mer et ce fut dans le désert de Karakoum, alors que nous suivions une caravane en route pour Aschkabad, que votre fils découvrit cette grasse fille, puante de bouse, qui l'envoûta.

Une nuit, après avoir égorgé le père et la mère, il emporta la fille sur un cheval volé et disparut vers le soleil levant.

Samarkande peut-être... Nul ne le sait.

Pas même moi, son ami...

Pardonnez à votre humble serviteur de ne pouvoir donner d'autres nouvelles.

Je joins pourtant quelques mots griffonnés par votre fils au temps où sous les étoiles du désert nous riions encore tous deux.

**MONSIEUR** : Passez donc la signature, elle n'a que peu d'importance.

**MADAME** : Albert, avez-vous goûté le gâteau aux myrtilles ?

**MONSIEUR** : Je n'ai plus faim. Sans doute ce petit air froid qui brutalement vient se poser sur l'estomac.

**MADAME** : Voulez-vous que nous rentrions ?

**MONSIEUR** : Non... Une petite pipe...

**MADAME** : Encore !

**MONSIEUR** : Avec une petite prune.

**ROGER** : Bien Monsieur.

*Il sert, puis sort de l'enveloppe une feuille maculée, comme un coin de nappe en papier. Il regarde Monsieur et Madame, qui lui font signe de lire.*

**ROGER** : Age canonique... Chair à canons... Décomposition... Vieille odeur humaine...

Installé en ta jeunesse, grasse et huileuse, fouillant ton corps de toutes mes proéminences, tournant, le retournant dans le fumier...

N'être plus que le fumier que la fourche pénètre...

Vaste femme... Pourriture à venir... Garde dans les cheveux la paille sur laquelle ton sang s'est répandu...

Garde à tout jamais dans ta mémoire la gorge ouverte de tes parents...

O Père, Mère ! Une nuit, vous n'ouvrirez les yeux que pour vous voir partir...

Et elle sera là, celle qui pue, ma maîtresse et ma compagne des chemins noirs, le long couteau dans la main droite... (*glissant le bout de papier dans l'enveloppe*). Si Madame le permet, je vais tout ranger dans l'automobile. Il semble qu'un crachin vespéral menace de bientôt mouiller l'orée du parc.



*Monsieur et Madame ne lui répondent pas. Comme à chacun de ces pique-niques commémoratifs, il se sont isolés dans leur passé et dans celui du jeune duc.*

**MADAME** : La première fois que nous nous sommes vus, vous m'avez parlé étrangement, souvenez-vous.

**MONSIEUR** : La première fois que je vous ai vu, j'étais là-haut dans ma hutte sauvage, faite de branchages et de lianes, haute et sauvage, et vous en bas, hautaine et sauvage !

**MADAME** : Haute haine, amour hautain, lointain amour. Saviez-vous mon ami combien je ne vous connaissais pas.

**MONSIEUR** : Ma mère, ma mère seule vous a conduite ici. Forte de mes obéissances. Forte du droit de décider pour tous. Forte ma mère...

**MADAME** : Mon père a tracé le chemin. Comment à quatorze ans avoir le pouvoir d'en tracer d'autres... Comment ne connaissant rien d'autre, pouvoir être autre... Comment faire vivre l'autre qui tenaille et voudrait sortir...

**MONSIEUR** : Tout autour, ma belle amie, sont les murs, les barbelés. Tout autour. Et, bien qu'ils soient à nous ces murs, ces barbelés, comment trouverons-nous les ciseaux pour les couper, les pioches pour les abattre... Nous avons quatorze ans, ma belle amie, et je ne vois du haut de ma hutte... qu'une naissance de renflement un peu en-dessous de votre cou.

**MADAME** : Au bas de votre ventre, mon bel ami, je vois un renflement aussi, ou n'est-ce que l'ombre d'une branche sur votre culotte immaculée ?

**MONSIEUR** : Petite et douce et claire, déshabille toi toute, et quand tu seras nue, je me déshabillerai tout ; et d'une liane à l'autre, je descendrai jusqu'à toi et nous nous allongerons sur les fougères et nous têterons nos renflements.

**MADAME** : Si près de moi, si petit... Tu ne têtes pas comme mon père, tu ne têtes pas comme mes oncles, tu ne têtes pas comme mes frères.

**MONSIEUR** : Je voudrais être tes frères, tes oncles, ton père, roi, empereur, pour te posséder comme ils possèdent le monde.

**MADAME** : Je t'aime... Je veux dire je t'aime... Après je ne sais pas, après je n'ai pas appris...

**MONSIEUR** : Après ? Je ne connais ni l'avant ni l'après, ni le devant, ni le derrière... Déshabille-toi !

**MADAME** : Je n'ai pas le droit. Avant j'étais sur le chemin de mon père, puis il m'a laissée là, ainsi vêtue de ma robe blanche. Après tout s'arrête, rien ne fût dit, rien... Le chemin s'arrête là mon bel ami.

**MONSIEUR** : Ma belle amie, déshabille-toi ou le sang coulera sur ta robe blanche.

**MADAME** : Mon bel ami, je ne sais rien. Ni la couleur du désir, ni celle du sang. Mon père m'a menée ici, il devra me ramener à lui ou bien ouvrir un chemin de traverse. Je ne sais rien... J'ai quatorze ans et je ne veux pas mourir.

**MONSIEUR** : Tu ne mourras donc pas. Adieu ma belle amie ! *(il la poignarde, et revient s'asseoir sur son pliant)*. Roger ! Madame ne se sent pas bien. Veuillez la raccompagner à l'automobile.

**ROGER** : J'avais prévenu Madame : ces pique-niques au bout du parc sont une fatigue dont Madame devrait se passer.

**MONSIEUR** : Dites-moi Roger, le bois à l'époque était plus beau, plus vivant...

**ROGER** : A l'époque Monsieur, on y chassait le cerf. On ne chasse plus à présent que les ramasseurs de bois mort. Il n'y a plus de cerfs, plus de sangliers, plus rien... Quelques braconniers morts dans les tranchées... Trois fois rien Monsieur.

*Roger raccompagne Madame jusqu'à l'automobile et s'approche de Monsieur.*

**ROGER** : Monsieur veut-il que je le raccompagne ?

**MONSIEUR** : Non merci, je vais m'installer là quelques instants et regarder les vaches.

**ROGER** : Bien Monsieur.

*Monsieur traîne son pliant pour regarder les champs et les vaches. Roger commence à ranger tandis qu'arrive Bonnot, 40 ans, vêtu comme un garde chasse ou un braconnier. Fier d'être pauvre mais libre, son grand plaisir est d'observer le valet travailler.*

**BONNOT** : Range tes pliants, va Roger ! Amuse-toi à servir... Si je te disais moi tout ce que les autres ne savent pas sur ton seigneur et ta maîtresse... Ca ferait rire dans les chaumières... Ou pleurer... Va savoir. Par les temps

qui courent on a peut-être plus envie de pleurer de la bêtise des autres que d'en rire... Pas vrai Roger ?

**ROGER** : Qu'est-ce que tu fais là Bonnot ? Tu sais bien que c'est interdit. Braconner des lièvres ou du bois, c'est pareillement interdit.

**BONNOT** : Attends un peu, tu vas rire... ou pleurer, c'est selon de quel côté tu te places, hein Roger ! Du côté de ceux-là ou de notre côté. Va savoir si tu es même capable de le dire... Mais revenons en à nos brebis galeuses, mon bon Roger.

**ROGER** : Toujours des heures pour arriver à dire ce que tu as à dire...

**BONNOT** : J'ai pas assez de choses à dire pour me permettre de le dire vite... Alors écoute-moi. Tu vois où je marche là... Je fais quelques pas là... Tu vois bien où je marche ? Maintenant que tu as vu, dis-moi où je marche.

**ROGER** : Tu marches dans le parc de mes maîtres.

**BONNOT** : Tu en es sûr ?

**ROGER** : Depuis toujours, ici, c'est le parc de mes maîtres, et là leurs champs jusqu'à l'horizon, et cette colline aussi est à eux, et le château qu'on voit là-bas, et d'autres encore...

**BONNOT** : Depuis toujours dis-tu... Depuis toujours, ça c'est le passé. Mais tu n'as pas dit pour toujours, qui serait plutôt l'avenir.

**ROGER** : J'ai dit depuis toujours.

**BONNOT** : Alors, mon bon Roger, écoute ça : depuis toujours c'était à eux, et pour toujours ce sera à nous... Oh pas tout ! Faut pas être trop gourmands. Mais juste ça : ce chemin, et de chaque côté de ce chemin, cinquante mètres de champs ou cinquante mètres de bois... C'est plus seigneurial, c'est devenu communal. Ca veut dire, mon bon Roger, que je peux y marcher sans que tu me dises plus rien, que je peux y pisser dessus, y mettre mon propre engrais, sans que tu me dises plus rien... Alors tu dis plus rien là ?

**ROGER** : Que veux-tu que je dise ? Un bout de terre en plus ou en moins, un tas de pierrailles qui appartient à Monsieur, à Madame ou à la commune, quelle différence ?

Je suis toujours à leur service du matin jusqu'au soir... La différence je la verrai peut-être, quand tout celà aura réduit et qu'on se retrouvera dans une chambre de bonne... Là, il y aura peut-être moins de boulot... Mais c'est pas demain la veille...

**BONNOT** : Va savoir mon bon Roger, va savoir ! Il serait juste pour tous ceux qui sont là-bas, ceux qui voient tout changer autour d'eux, de la terre crevassée de partout jusqu'à la gueule du copain, qui passe du sourire à la bouillie la plus sanglante, il serait juste qu'à leur retour, ils voient que chez nous ça a un peu changé aussi... Histoire de pas revenir manchot ou cul-de-jatte pour rien...

**ROGER** : Tu rêves beaucoup trop Bonnot ! Je resterai serviteur comme mon père et le père de mon père, et toi tu resteras braconnier, ou alors si tu montes en grade, tu pourras passer voleur... et qui sait... peut-être même assassin...

**BONNOT** : Va savoir...

*Roger a terminé son travail. Il ne reste plus que le pliant de Madame.*

**ROGER** : Assez causé ! Je vais regarder les vaches de mon maître.

*(Il prend le pliant et va s'asseoir un peu en retrait de Monsieur).*

**BONNOT** : Va donc... Moi, j'irai tout-à-l'heure ramasser du bois de notre bois.

*(Tandis que la nuit approche, Bonnot se roule une cigarette, sort son journal et lit) :*

“Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer...”

**MONSIEUR** : Quelles belles vaches !

**ROGER** : Certainement Monsieur !

**MONSIEUR** : Mon Dieu, les belles vaches !